



MICHELE  
BARDSLEY

BIENVENUE À NEVERMORE - 1

**La sorcière maudite**



CRÉPUSCULE



La sorcière maudite



MICHELE  
BARDSLEY

BIENVENUE À NEVERMORE - 1

La sorcière maudite

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Tiphaine Scheuer*





POUR **elle**

Vous souhaitez être informé en avant-première  
de nos programmes, nos coups de cœur ou encore  
de l'actualité de notre site *J'ai lu pour elle* ?

Abonnez-vous à notre *Newsletter* en vous connectant  
sur **www.jailu.com**

Retrouvez-nous également sur Facebook pour avoir  
des informations exclusives.

*Titre original*  
NEVER AGAIN

*Éditeur original*  
Signet Eclipse, published by New American Library,  
a division of Penguin Group (USA) Inc., New York

© Michele Bardsley, 2011

*Pour la traduction française*

© Éditions J'ai lu, 2014

## Origine des magiques et des terrestres

Autrefois, tous les humains pouvaient pratiquer la magie.

Puis le monde a sombré dans la terreur et est tombé en ruine. La magie est devenue une arme de guerre et de cruauté.

Le cœur de la Déesse en fut brisé.

Ce fut Elle qui rompit le lien entre les humains et la magie. Mais le monde n'est pas devenu meilleur. Les humains nés sans la capacité innée et naturelle à se connecter aux énergies sacrées tombaient plus facilement sous l'influence du Ténébreux.

La Déesse décida de restituer la magie par le biais des lignées de six champions, de cœur et d'esprit purs. Pour maintenir l'équilibre, elle attribua à chacun un élément spécifique à utiliser et à protéger. Pour qu'ils n'oublient pas leurs responsabilités envers la terre et ses créatures. Elle leur demanda de choisir un symbole.

Jaed, gardien du feu, choisit le dragon ; Olin, gardien de l'air, choisit le faucon ; Kry, gardien de l'eau, prit le requin ; Leta, gardien de la terre,

demanda le loup ; Drun, gardien de la vie, voulait le soleil ; et Ekro, gardien de la mort, choisit le corbeau.

La Déesse imprégna chaque symbole de l'essence des êtres vivants qui représentaient Son Élu. Ces emblèmes étaient gravés dans la chair des champions pour ne jamais oublier leur dessein – protéger la vie et maintenir l'équilibre.

Seuls leurs descendants pouvaient accéder aux énergies sacrées, et ils prirent le nom de magiques. Ceux qui n'avaient aucune connexion avec les éléments prirent celui de terrestres.

Au fil du temps, la pureté des lignées des Élus fut affaiblie, compromise, transformée. Les pouvoirs se mélangèrent et la lignée de Drun disparut presque complètement. Toutefois, de temps à autre, un magique naissait avec la faculté de contrôler la vie, et ces êtres rares prirent le nom de thaumaturges.

Deux mille ans plus tôt, les Romains avaient créé cinq Maisons : la Maison des Dragons, la Maison des Faucons, la Maison des Loups, la Maison des Requins et la Maison des Corbeaux. Ils avaient également créé le premier Grand Tribunal composé de représentants des diverses Maisons, pour gouverner l'ensemble des magiques. À Rome, le bâtiment originel est toujours en activité aujourd'hui – peu après la révolution américaine, un second Grand Tribunal fut établi à Washington, D.C. Les enfants qui montraient des liens forts avec un élément en particulier étaient affectés à la Maison correspondante et entraînés par des Maîtres des arts magiques. Comme marque de fidélité à la fois envers leur héritage et leur Maison, tous les membres se faisaient tatouer les symboles choisis par leurs



ancêtres – une tradition toujours profondément ancrée.

Malgré des gouvernements distincts, la plupart des magiques et des terrestres cohabitent à travers le monde. Certains choisissent de vivre au sein de communautés créées dans le but de servir uniquement leur propre peuple, et d'autres s'affectent à une Maison bien précise pour obtenir leur protection.

Magique ou terrestre, une vérité les lie tous : c'est le cœur de la lutte humaine de rechercher l'équilibre entre le bien et le mal.



## Prologue

*Dix ans plus tôt...*

Gray Calhoun referma la porte derrière lui et s'arrêta dans l'entrée, la peau parcourue de picotements. La maison était plongée dans le silence et la pénombre. D'habitude, il était accueilli par leur gouvernante, qui jouait le rôle de sentinelle de sa femme, pour s'assurer qu'il retire ses chaussures et sa robe de Tribunal. Il était étrange de ne pas entendre les sons habituels de la cuisinière en train de préparer le dîner – les bruits de casseroles qui s'entrechoquent et les flopées de jurons en suédois.

Le silence et la sensation de vide le mettaient mal à l'aise.

— Kerren ? appela-t-il.

— Là-haut ! répondit-elle.

Il laissa échapper un soupir de soulagement. Ce matin, après avoir appris, sous le choc, que les Rackmore saisissaient la chambre du Grand Tribunal, elle l'avait appelé avant même qu'il ait le temps de composer le numéro de chez eux.

— Reste là-bas, Gray. Fais ton boulot. Je vais bien. Je t'ai toi, tu te souviens ?

— Au diable le Grand Tribunal, avait-il dit.

Elle avait ri avant de lui faire promettre de ne pas rentrer plus tôt à la maison. Il avait eu envie de serrer sa femme dans ses bras et de lui dire qu'il se moquait bien qu'elle soit une Rackmore. Il l'aimait – et l'amour entraînait la fidélité. Le cœur serré, il se dirigea vers les marches.

— Ne t'avise pas de monter avec tes chaussures !

Il baissa les yeux sur le pied en équilibre au-dessus de la première marche en bois et gloussa. Le nœud dans son estomac disparut. L'esprit plus léger, il retourna dans l'entrée pour retirer ses chaussures.

Ils étaient mariés depuis bientôt deux ans, après une cour mouvementée qui avait duré six mois. Les parents de Kerren avaient bien mieux accueilli l'annonce de leurs fiançailles que sa propre mère. Leticia Calhoun lui avait jeté au visage toutes les excuses possibles : « Tu es trop jeune. Tu es tout nouveau au Grand Tribunal. Tu es un Dragon. C'est une Corbeau. » Et ainsi de suite. Elle avait pourtant fini par lui donner sa bénédiction.

Malgré les inquiétudes de sa mère, il était heureux en ménage et sa carrière connaissait un essor rapide. Le rôle de médiateur qu'il jouait dans divers conflits internes au sein de la Maison des Dragons menait à une coopération sans précédent et à des résolutions créatives. Le succès de ces négociations lui avait valu de nouvelles amitiés, quelques rares ennemis et, la semaine précédente, la plus grande distinction jamais proposée par toutes les Maisons confondues : celle de Magicien d'Honneur.

Il rangea ses chaussures dans le placard de l'entrée et retira sa robe. Il n'aurait pas dû s'étonner que sa femme ait donné leur journée au personnel. Quand le monde avait fait les frais de ce que certains appelaient le « grand règlement de comptes », l'enfer s'était déchaîné.

La fortune de chaque Rackmore avait disparu.

Tout au long de la journée, des détails étaient ressortis de diverses rumeurs et spéculations, jusqu'à ce qu'un chercheur entreprenant se mette à fouiller dans les archives de la Grande Bibliothèque. Il n'avait trouvé qu'une seule notation, provenant d'un journal de Pickwith Rackmore, le comte de Mersey – un Corbeau bien connu qui avait rapidement monté les échelons de cette Maison au XVI<sup>e</sup> siècle. L'homme faisait la description, avec une fierté non dissimulée, d'un certain rituel au cours duquel toute sa famille avait invoqué un seigneur démon. Ils avaient passé un marché en échange de la richesse – un scénario complet de « transformation de la paille en or » qui durerait cinq cents ans. La partie la plus écœurante décrivait en détail le sacrifice de la cadette du comte et de son mari.

Personne ne s'était soucié des conséquences sur les générations suivantes, du prix qu'elles auraient à payer. La magie de la mort et l'association avec un démon sont les deux péchés les plus graves qu'un magique puisse commettre. Non contents de s'être rendus coupables de ces deux crimes, le comte de Mersey et sa famille s'étaient du même coup étroitement attachés à la Maison des Corbeaux, et ce pour l'éternité.

Les retombées seraient désastreuses.

Mais Gray décida de garder ses préoccupations pour plus tard. Pour l'instant, il voulait se concentrer sur les besoins de sa merveilleuse femme. Kerren était dotée d'une grande force de volonté et d'un sens pratique à toute épreuve. S'il y avait bien un Rackmore capable de faire face et de se tirer d'affaire, c'était elle.

De plus, elle l'avait, lui – et jamais il ne pourrait l'abandonner.

Gray monta les marches deux par deux. L'étage était plongé dans la pénombre, mais il parvint sans mal à trouver son chemin. Kerren était debout au milieu de leur chambre richement décorée, et la seule lampe de chevet qu'elle avait laissé allumée jetait des ombres sur les murs.

Kerren portait une nuisette argentée et transparente qui soulignait ses courbes et procurait un véritable plaisir pour les yeux. Il connaissait bien ce que cachait cette simple chemise de nuit et il était impatient de la lui retirer. Elle était simplement magnifique. Les boucles de ses longs cheveux blonds enveloppaient ses épaules. Elle tendit une main vers lui en retenant l'autre dans son dos.

— Que caches-tu ? demanda-t-il, amusé.

C'était un jeu auquel ils jouaient souvent. Parfois il s'agissait d'une bombe de crème fouettée ou d'un pot de caramel, et d'autres fois de bibelots qu'elle ramenait de ses virées shopping.

— C'est une surprise, dit-elle d'un air évasif.

— J'ai hâte, murmura-t-il en se penchant pour lui déposer un baiser. Comment va ta famille ?

— Oh, bien, répondit-elle. Ils ont déjà pris leurs dispositions – mais ils te remercient de leur avoir proposé les chambres d'amis.

— Notre maison est assez grande pour dix personnes.

Elle soupira.

— Tu ne vas pas encore reparler de bébés, si ?

— Non, assura Gray, même s'il avait très envie de fonder une famille.

Kerren disait vouloir des enfants mais repoussait toujours le sujet dès qu'il l'abordait. Plutôt que d'ajouter quelque chose, il baissa la tête pour lui donner un baiser digne de ce nom.

— Gray, murmura-t-elle pour se dérober.

Il releva les yeux et haussa les sourcils.

— Hmm ?

— Tu ferais n'importe quoi pour moi, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, répondit-il instantanément.

Elle s'écarta de lui mais garda la main sur son avant-bras. Ses yeux brillaient.

— J'avais espéré te garder, dit-elle avec un sourire plein de regret.

Avant qu'il puisse réagir à cette étrange déclaration, elle posa sa main pâle et parfaite contre son torse et murmura :

— Kahl.

Une douleur le transperça, lui noua la gorge, palpita dans ses yeux, faisant gonfler ses veines. Il tenta de crier, mais aucun son ne passait dans sa trachée à l'agonie.

La vision floue, il baissa les yeux sur sa femme.

— Tu as dit que tu ferais n'importe quoi pour moi.

Elle ramena le bras qu'elle tenait toujours dans son dos en effectuant un grand arc de cercle. Dans

sa main, un gourdin en obsidienne. La pierre lisse s'abattit violemment sur sa tempe.

Des étoiles explosèrent devant ses yeux.

Puis le monde sombra dans les ténèbres.

Gray reprit connaissance, une odeur de soufre dans les narines et le contact de la pierre froide sous sa peau nue. Ses poignets et ses chevilles étaient attachés au granit. Il sentait la magie noire palpiter dans le métal et envahir la pièce. Il avait mal au côté droit, comme si de l'acide avait coulé de sa tempe jusque dans son épaule.

Il tenta d'invoquer sa magie, en vain. Le métal paralysait ses capacités. De plus, non seulement il ne trouvait aucun organisme vivant auprès duquel puiser de l'énergie, mais les ondes négatives de sa prison étouffaient la moindre parcelle de bien.

La bile monta dans sa gorge.

— Le cœur d'un Dragon, lui parvint la voix de Kerren depuis les ombres, avant qu'elle apparaisse devant lui.

Elle s'approcha, d'une beauté glaciale dans sa nuisette argentée, et les torches s'enflammèrent sur son passage. Il vit alors qu'il se trouvait dans une petite caverne, dont les murs taillés dans la roche étaient un mélange de rouge et de noir. La dalle rectangulaire sur laquelle il était immobilisé était la pièce maîtresse et centrale.

— Tout ce que mon seigneur désirait, c'était moi – et le cœur d'un Dragon.

— Ton seigneur ? répéta-t-il d'une voix éraillée tandis que la trahison de sa femme lui faisait l'effet d'une enclume sur la poitrine. Qu'as-tu fait, Kerren ?



— Ce qui était nécessaire, précisa-t-elle en s'arrêtant au bord de l'autel pour parcourir son corps nu du regard. Quel beau gâchis.

Elle fit glisser une main à l'intérieur de sa cuisse puis traça le contour de sa hanche d'un ongle tranchant.

Il siffla de douleur.

Elle sourit et il perçut la lueur de folie qui brillait dans ses yeux chocolat, la démence qu'affichait cette bouche cruelle. Oh, Déesse. Pas Kerren. Pas sa femme.

— C'est un cauchemar, murmura-t-il.

— Pas encore, répondit-elle. Tu sais, c'était adorable de te faire autant de souci pour moi. (Elle tapota la blessure qu'elle lui avait faite sur la hanche.) Les Rackmore n'étaient pas tous aussi intéressés par leur propre histoire – jusqu'à aujourd'hui. Tous nos documents rassemblés ont été jetés dans nos archives personnelles à la Grande Bibliothèque. Des piles et des piles de registres, de journaux et de lettres personnelles moisies. Quand j'avais dix-sept ans, j'ai fait preuve d'une petite indiscretion qui a provoqué une telle colère chez mon père qu'il a décidé de me punir.

— Mais de quoi tu parles, bon sang ?

Elle posa ses doigts écartés sur les lèvres de Gray.

— Chut. Je raconte une histoire. Je ne suis pas dénuée de compassion, vois-tu. J'ai pensé que tu méritais de savoir pourquoi tu allais mourir.

Gray sentit le sang quitter son visage. Kerren voulait le tuer ? Pourquoi ?

— Plus de questions, gronda-t-elle, et son regard était celui d'une étrangère, aussi froid et dur que

de la glace. Si tu m'interromps encore une fois, je te poignarde en plein cœur et tu plongeras dans les ténèbres sans savoir la moindre foutue chose.

Il pinça les lèvres, principalement parce qu'il ne voulait pas se rappeler le bien-être et le plaisir que cette femme perfide lui avait un jour procurés. Elle passa le bout de ses doigts sur sa joue et les posa sur son épaule douloureuse tout en s'appuyant contre la dalle. Il savait qu'il aurait dû réfléchir à un moyen de se libérer ou de la raisonner, mais il était paralysé par le choc. Ses pensées étaient léthargiques et son corps engourdi, sans doute le résultat de la magie toxique qui l'entourait.

— Ma punition fut de classer les archives. J'y ai passé un été entier. Mon idiot de baby-sitter est allée à Paris pendant que je trimais dans cette tombe. Mais j'ai trouvé certains documents très intéressants. Le journal du comte de Mersey par exemple, son grimoire personnel et une petite prophétie qu'il avait écrite avant sa mort. Imagine ma surprise quand j'ai lu l'histoire du marché passé avec le démon et découvert que dans quelques années à peine, je me retrouverais sans le sou.

» Moi ? Pauvre ? Je ne crois pas, non. Je me suis servie du même sortilège d'invocation pour créer mon propre seigneur démon. C'est un très bel homme viril – un vrai démon au lit, ajouta-t-elle en lui adressant un clin d'œil qui lui souleva le cœur. En échange de ma fortune et de mon accumulation de richesses, tout ce qu'il voulait – en plus de moi, naturellement – c'était le cœur d'un Dragon. Ton cœur pour être précise.

— Tu ne m'aimes pas.

Cette certitude lui fit l'effet de milliers de lames de rasoir sur la peau, et la pitié qu'il éprouva pour lui-même fut autant de sel sur ses plaies. Tout ce qu'il avait pensé savoir sur la femme qu'il avait épousée était faux. Il avait été trahi et trompé.

Kerren observa les émotions défilier sur son visage avec un vif intérêt, et Gray prit conscience qu'il offrait à sa sociopathe de femme un sacré spectacle. Il fit d'immenses efforts pour effacer toute expression de son visage, mais elle se contenta de rire.

— Tu ne peux pas te cacher de moi. Ou du destin.

Puis elle révéla un poignard qu'elle appuya sur la poitrine de Gray. Une goutte de sang perla sous la pointe de sa lame.

— Je t'aimais bien. J'ai pris du plaisir avec toi. J'ai baisé avec toi, précisa-t-elle en se penchant plus près jusqu'à ce qu'il sente son souffle sur ses lèvres. Mais non, chéri, je ne t'ai jamais aimé.

— Pitié, supplia-t-il tandis que les larmes coulaient sans qu'il ne puisse savoir pourquoi il l'implorait – la grâce ou la mort –, mais il ne put s'empêcher de répéter. Pitié, Kerren. *Pitié.*

Une lueur de dégoût apparut dans son regard. Elle retroussa les lèvres.

— Je ne me serais jamais attendue à t'entendre minauder. Tu es pathétique. (Puis elle brandit le poignard et hurla :) Pour Kahl !

Son geste fut sûr, vicieux et incroyablement puissant.

La lame à double tranchant pénétra le muscle, l'os, le cœur, le poumon, la chair. Il entendit le bout de la lame heurter la pierre ; puis il parvint à pousser un cri rauque avant que la douleur cesse brusquement.

Dans les ténèbres visqueuses de l'enfer, l'âme de Gray se démena.

*Piégé, murmurèrent un millier de voix, trahi. Tu n'es rien. Personne. Tu n'es pas aimé. Importun. Sans gloire.*

*Non ! hurla-t-il. Je suis Gray Calhoun. Je suis un Dragon. Je survivrai.*

*Rejoins-nous, deviens l'un des nôtres. Tu es l'obscurité. Tu seras toujours l'obscurité.*

Une vague de douleur déferla en lui. Même s'il n'avait plus de corps, l'agonie était tout aussi réelle. Il endura chaque éclair de souffrance, chaque déchirure de terreur.

*Je ne m'inclinerai pas devant toi ! hurla-t-il. Tu ne me briseras pas !*

Puis le monstre apparut. Son horrible sourire révélait une série de dents irrégulières et ensanglantées. Gray ne distinguait aucune silhouette rattachée à ce visage terrifiant – rien que des yeux noirs et sans âme, une peau tannée, et cet épouvantable sourire.

*Le cœur, exigea-t-il, donne-moi le cœur.*

*Je ne te donnerai rien du tout. Jamais. Gray lutta à travers la vase, exerçant sa volonté. J'appartiens à la Déesse. Je prie le sang de mes ancêtres, la droiture de tous les bons Dragons de me venir en aide.*

— *Tu es l'obscurité, crièrent les voix, tu es l'un d'entre nous.*

Une lueur explosa à travers les ténèbres et les voix hurlèrent leur frustration.

Une énorme griffe perça l'éclat doré pour s'emparer de Gray. Il réintégra son corps. Le poignard n'était plus là, la plaie refermée, les chaînes brisées. Puis il fut soulevé de l'autel et poussé,

poussé à travers les flammes, la roche, à travers la terre, jusqu'à finalement reposer sur l'herbe douce et fraîche.

Gray prit une inspiration tremblante et ouvrit les yeux. Au-dessus de lui, des arbres brandissaient leurs branches feuillues comme pour aller chatouiller la pleine lune. Un regard autour de lui lui confirma qu'il se trouvait dans une sorte de clairière boisée – qui pouvait se situer en Californie, en France, ou n'importe où entre les deux. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il était libre.

Dans son propre corps, il ressentit une ondulation d'écailles, le cœur et les contours d'un corps étranger.

Il avait échappé à l'enfer.

Mais il n'en était pas ressorti seul.



# 1

*De nos jours...*

— Épouse-moi.

L'homme qui se tenait dans l'encadrement de la porte en face de Lucinda Rackmore ne cilla pas. Son expression ne changea pas non plus. Son regard bleu demeurait entre la tristesse et le cynisme.

Gray Calhoun n'avait pas l'apparence d'un magicien. Il avait les cheveux trop longs ; les pointes hirsutes effleuraient ses épaules et les mèches encadraient négligemment son visage. Il aurait pu être très beau si son nez n'avait pas poussé comme une bosse au milieu et si les plats de son visage n'étaient pas aussi aigus que des lames de rasoir. Une cicatrice ancienne s'étirait de sa tempe jusque dans son cou, plongeant sous le col de son tee-shirt. Les fines lignes blanches formaient des motifs complexes. Elle savait qu'il n'avait pas traité sa défiguration par la magie parce qu'il était homme à aimer les rappels et la mémoire.

Son tee-shirt noir moulant et son jean délavé mettaient en valeur sa silhouette musclée. Les

pieds nus, il avait les ongles propres et coupés court. Contrairement à la majorité des siens, il n'affichait pas de symboles criants de sa puissance. Mais elle savait néanmoins que quelque part sous son tee-shirt se cachait le tatouage de la Maison des Dragons, et la marque qui indiquait son statut d'exception.

— S'il te plaît, dit-elle. *Gray*.

Elle ne put retenir une nuance d'accusation qui transparut dans sa question. Un muscle tressauta dans la joue de l'homme qui lui faisait face et une lueur de peine passa dans ses yeux. Il avait perçu le blâme, déguisé en supplication.

— Bonne journée, laissa-t-il tomber comme une sentence.

Il redressa sa silhouette de plus d'un mètre quatre-vingts. Il tourna les talons, comme tant d'autres avant lui, et elle sut qu'il allait lui refermer la porte au nez. Elle avait beau ne pas mériter la moindre considération de sa part, elle ne se voyait pas supporter un nouveau rejet. *Si je pouvais seulement me reposer... rien qu'un instant.* Elle ne parvenait pas à se rappeler la dernière fois qu'elle avait inspiré une pleine bouffée d'air ou l'effet d'un seul battement de cœur libéré de l'entrave de la peur. Ses pieds souffraient d'une marche sans fin. Chaque jour, à chaque instant, elle regardait par-dessus son épaule en s'attendant à l'inévitable – parce qu'on la retrouverait et qu'on la traînerait de nouveau à New York.

Bernard Franco n'était pas le genre d'homme à pardonner.

Gray hésita, agrippé au montant de la porte, et la regarda froidement.



— Tu as épousé ma sœur, murmura-t-elle.

Sa voix était teintée de désolation.

— J'ai épousé ta sœur parce que je l'aimais.

Son nasillement était plus prononcé. Il l'avait un jour qualifié de « modulation de cow-boy », à la manière des Texans qui semblaient mâcher leurs mots avant de les laisser sortir de leur bouche. Gray était né et avait grandi dans l'est du Texas. Il s'y connaissait en matière de déshonneur, lui aussi, même s'il en avait été la victime. Elle ne pouvait pas clamer son innocence. Elle n'avait eu nulle part d'autre où aller, voilà la raison de sa présence ici. Ses blessures à vif, elle avait été suffisamment désespérée pour implorer l'aide de Gray.

— Laisse-moi t'expliquer. Je t'en prie.

Il regarda par-dessus son épaule, vers la rue déserte devant sa maison. Le jardin était mal entretenu et jonché de mauvaises herbes, le trottoir qui menait à l'entrée fissuré et inégal. Le porche lui-même n'était pas accueillant. Il n'abritait aucun meuble, les planches étaient grises et délavées par la pluie.

— Même un magicien débutant serait capable de détecter la malédiction sur toi, déclara-t-il. Tu es un poison, Lucinda.

— C'est un... un malentendu.

Elle avait murmuré ce mensonge, comme si elle craignait de l'exprimer à voix haute. L'acte qui lui avait valu cette malédiction n'avait absolument rien d'un malentendu.

— Qu'as-tu fait pour t'attirer le courroux de ton amant ?

Ainsi, il était donc au courant pour Bernard, et le formalisme de son ton indiquait ce qu'il pensait

de son ex. Ou peut-être qu'il essayait de maintenir une distance entre eux – quoique le gouffre n'aurait pas pu être plus grand. La minuscule étincelle d'espoir qu'elle avait entretenue tout ce temps jusqu'à sa porte d'entrée s'épuisa et mourut.

Gray ne l'aiderait pas.

Elle tendit la main pour lui toucher le bras, mais il recula.

— Je... je te paierai.

C'était la chose à ne pas dire. Alors même qu'elle réalisait jusqu'où son propre désespoir l'avait menée, elle ne pouvait ravalier ses paroles, ni leur intention.

Gray fronça vivement les sourcils et la colère étincela dans ses yeux.

— Tu as vraiment mieux à faire que de me mentir. Tu n'as plus d'argent désormais, et tu n'en auras plus jamais, tonna-t-il en secouant la tête. Me faire baiser par une sorcière Rackmore m'a amplement suffi. Va chercher une protection ailleurs.

Elle sentit la colère vaincre sa lassitude.

— Je ne me souvenais pas que tu étais un tel enfoiré.

— Il y a dix ans, répondit-il, je ne l'étais pas. (Il lui adressa un dernier regard brûlant.) Tu peux remercier ta sœur.

— Je ne suis pas ma sœur.

L'espace d'une douloureuse seconde, elle vit une lueur de pitié s'insinuer dans la fureur de son regard. Puis il dit :

— Tu es toujours une Rackmore. Va-t'en, Lucy... Va au diable.

Elle ne pouvait pas l'attendrir. Non mais pour qui se prenait-elle ? Le cœur de Gray s'était brisé

des années plus tôt et *ça*, c'était sa faute à lui. Lucinda le défia du regard jusqu'à ce qu'il referme la porte. Le claquement faisait écho à l'indifférence de Gray. Elle sentit sa gorge se nouer et ses yeux se mettre à brûler, mais... *et puis merde*. Le temps semblait compatir à sa peine et les nuages sombres et menaçants qui s'accumulaient dans le ciel se mirent à verser leurs larmes.

Elle ramassa le sac de sport contenant toutes ses possessions terrestres et se traîna jusqu'au bord du porche. La maison de Gray était une vieille demeure de style victorien, dont les murs étaient aujourd'hui d'un rose délavé. Elle semblait aussi sinistre et négligée que son propriétaire.

Gray était son dernier espoir. Un pari risqué qui n'avait pas porté ses fruits. Tous ses amis et connaissances lui avaient tourné le dos dès l'instant où Bernard avait émis sa décision. Personne ne voulait lui venir en aide et elle ne pouvait pas le leur reprocher. Bernard était un homme difficile. Et par « difficile », elle voulait dire que c'était un crétin sans cœur.

Voilà ce qu'elle récoltait pour avoir été la maîtresse d'un magicien de la Maison des Corbeaux. *Non, c'est ce que tu as récolté pour t'être immiscée dans son univers de plaisirs malsains.*

Parfois, dans ses moments les plus sombres, elle songeait qu'il aurait été plus simple d'être morte.

Aucun être né avec la capacité à exercer la magie ne pouvait se voir dépouiller de ses pouvoirs. Mais les pouvoirs pouvaient être entravés, les pouvoirs pouvaient être pervertis. La malédiction de Bernard avait eu de tels effets sur sa magie ! Il n'avait pas touché à son aquamanie, mais ce

pouvoir particulier ne représentait pas de véritable menace pour lui.

Seul le magicien qui jetait le sort, ou le tribunal de sa Maison, pouvait le retirer. Il lui était impossible d'approcher la Maison des Corbeaux pour obtenir leur pardon. Ils avaient plus de raisons qu'elle ne pouvait en compter de haïr les Rackmore – et ce n'était pas le fait d'avoir couché avec un de leurs politicards qui allait attendrir leurs cœurs noirs. L'ironie, c'était qu'auparavant, les Rackmore eux-mêmes gouvernaient la Maison des Corbeaux.

Bernard s'était donné du mal pour s'assurer qu'aucun magicien d'aucune Maison ne la regarderait plus ni ne partagerait le même trottoir avec elle. Pire encore, dès qu'on l'apercevait quelque part, sa position était aussitôt signalée à Bernard.

Il avait bien failli la rattraper par deux fois. C'est à ce moment qu'elle avait décidé de disparaître totalement de la circulation. Elle n'utilisait pas sa véritable identité, évitait les motels et les voitures de location, elle ne faisait pas d'auto-stop sur les grands axes et ne se servait de sa magie qu'en cas d'absolue nécessité. Trois mois aujourd'hui qu'elle s'était enfuie, mais il n'était pas le genre d'homme à faire une croix sur ses possessions. Jamais.

Elle l'avait mis dans l'embarras. Lui avait fait du mal. Puis elle l'avait volé.

Gray avait raison : elle était un poison et le resterait jusqu'à ce que Bernard soit forcé de retirer son sortilège, mais au-delà de ça, elle voulait être libérée de lui. Jamais elle ne retournerait à l'appartement, auprès de lui. Jamais.

Épouser Gray n'annulerait en rien la malédiction, mais sa sécurité serait assurée. Bernard

lui-même ne prendrait pas le risque de s'attirer le courroux d'un Magicien d'Honneur – le rang le plus élevé accordé à une personne douée de pouvoirs magiques – surtout s'il appartient à la Maison des Dragons. Gray avait beau être inactif depuis plusieurs années, il était toujours très respecté. Même s'il avait abandonné sa place au sein de la Maison, le talent, le pouvoir et les compétences qui lui avaient à l'origine valu sa position honorifique étaient toujours en sa possession.

De plus, il y a certaines choses auxquelles il est impossible de renoncer.

Lucinda rentra le menton et rabattit la capuche de son manteau vert sur sa tête ; elle dévala les marches branlantes et pataugea dans les flaques qui parsemaient le trottoir craquelé. En cette première semaine de mars, l'hiver maintenait toujours son emprise sur le Texas. Les gouttes de pluie froide éclaboussaient son visage et s'infiltraient dans ses chaussures. Elle s'éloigna de la maison victorienne en traînant les pieds et se dirigea vers la rue qui la mènerait en centre-ville. Il lui restait de quoi s'acheter un repas frugal. Peut-être que se reposer et manger un morceau l'aideraient à s'éclaircir les idées, suffisamment pour décider de la suite des événements.

Elle sentit l'angoisse monter. Bon sang, elle avait de vrais ennuis. Quand on tenait à la vie, on ne se mettait pas Bernard Franco à dos. Au début, Lucinda avait réellement pensé qu'il se souciait d'elle. Pendant un temps, il avait entretenu son rêve de couple. Elle n'avait pas eu conscience d'être une maîtresse parmi tant d'autres – son petit harem des horreurs. Lucinda avait compris trop

tard qu'il était incapable d'aimer, et encore moins d'éprouver de la pitié.

*Comment ai-je pu être aussi aveugle ?*

Même à la fin, quand elle avait découvert ce qu'il lui avait fait, elle n'avait pu en vouloir qu'à elle-même. Si elle se retrouvait aujourd'hui à Nevermore, à supplier Gray Calhoun sur le pas de sa porte, c'était uniquement à cause de ses propres choix.

Tout avait un prix. Et aujourd'hui, elle payait son dû.

Ne méritait-elle pas ce qui lui arrivait ?

Le Mexique était désormais la dernière solution possible. Bernard ne la suivrait probablement pas jusque là-bas car le pays était truffé d'ennemis. Elle resterait près du littoral et se servirait de son aquamanie pour gagner sa vie. Peu de membres de la Maison des Requins vivaient reclus, préférant vivre dans des villes de bord de mer, sur des îles ou des bateaux. Mais son don de l'eau n'était pas suffisamment fort pour qu'elle se permette de chercher refuge auprès de la Maison – et les Requins avaient tendance à être des personnes froides, au sens pratique, sans parler de leurs instincts de prédateur. Ceux qui possédaient son niveau de compétence se retrouvaient à travailler soit dans le secteur du divertissement, soit comme simples plongeurs.

À ce stade, elle était tellement fauchée qu'elle serait plus que ravie de pouvoir laver de la vaisselle pour quelques billets. Il valait mieux troquer les choses dont elle avait besoin que d'essayer de gagner l'argent nécessaire pour se les procurer. Au Mexique, elle pourrait échanger ses compétences

contre le gîte et le couvert. La magie n'y était pas aussi réglementée et il lui serait également plus facile de s'y cacher.

Plus loin, Lucinda distingua les imposants bâtiments en briques qui longeaient Main Street. Contrairement à la plupart des petites villes, Nevermore n'avait pas adopté le moindre progrès en matière d'avancées technologiques. Aucun centre commercial ou fast-food comme ceux qui envahissaient les autres endroits. Beaucoup de petites villes tentaient de préserver un semblant de patrimoine, dans un intérêt principalement touristique, tout en essayant d'attirer le plus de monde possible.

Nevermore avait probablement le même visage qu'en 1845.

Elle n'avait croisé ni voiture ni piéton depuis qu'elle avait quitté la maison de Gray. Le coin semblait désolé.

La légère pluie céda le pas à des trombes d'eau glaciale. Lucinda rajusta la bretelle de son sac sur son épaule et accéléra le pas. Le temps d'arriver au Piney Woods Café, situé au croisement de Brujo Boulevard et Main Street, elle était trempée jusqu'aux os. Au-dessus des baies vitrées au verre embrumé se trouvait un panneau peint à la main et écaillé. Quelques pins décharnés formaient les lettres du nom du restaurant, autour duquel jaillissait une pluie d'étincelles dorées. Ces dernières étaient sans aucun doute censées représenter la magie, mais elles donnaient plutôt l'impression que les arbres étaient en flammes. Au-dessous de ce simulacre d'œuvre d'art, une plaque prétendait

que l'endroit servait Nevermore depuis plus de cent cinquante ans.

Elle resta debout sous la pluie, tremblante, incapable d'entrer pour se procurer l'abri et la chaleur dont elle avait tant besoin. Elle était lasse d'être jugée et rejetée. Personne, de tous ceux à qui elle s'était adressée, n'avait accepté de l'aider. Solliciter sa sœur avait été absolument hors de question. Kerren avait toujours été une garce, mais la nuit où elle avait sacrifié Gray, elle avait franchi la limite en devenant un demi-démon. Apparemment, elle n'avait pas lu les petits caractères au bas de son contrat de mariage avec Kahl. Trois jours par mois, Kerren reprenait sa forme humaine et retrouvait la terre ferme, généralement pour faire de véritables ravages pour le compte de son mari – et dévaliser un temple du shopping des alentours.

Lucinda ouvrit la porte et la clochette qui tinta au-dessus de sa tête la fit légèrement sursauter. Était-ce trop demander de pouvoir entrer dans une pièce sans attirer immédiatement l'attention de chacune des personnes présentes ? Non pas qu'elle aurait pu cacher le fait d'être trempée, d'être une sorcière, ou d'être une étrangère, mais...

Elle se souvenait de Gray qui parlait souvent de la douceur de vivre dans une petite ville, en ajoutant toutefois que tout le monde ou presque était au courant de vos histoires – parfois avant vous-même.

Ce qui n'était pas forcément pour lui plaire.

À cette époque, Gray avait toujours une étincelle dans le regard et un mot gentil pour tout le monde. Elle avait été trop absorbée par son propre drame adolescent pour lui prêter la moindre attention. Il



avait été le petit ami de sa grande sœur, par conséquent quelqu'un à rejeter. Leur mariage avait eu lieu dans une petite salle, uniquement en présence de la famille et des amis proches : une bataille gagnée par Gray, face à sa sœur qui aurait préféré un événement glamour célébré en grande pompe. Elle ne gardait que peu de souvenirs des noces – seulement qu'ils avaient interrompu ses propres projets autrement plus importants du samedi après-midi.

Elle frissonna en repensant à la fille qu'elle avait été. La femme qu'elle était devenue ne valait guère mieux.

Peut-être méritait-elle, elle plus que tous les autres, la malédiction des Rackmore.

Maintenant qu'elle se trouvait à l'intérieur de l'établissement, Lucinda ne savait plus trop quoi faire. Le silence qui régnait lui mettait les nerfs à vif. La pluie dégoulinait de ses vêtements sur le linoléum craquelé et elle baissa les yeux. Elle sentit tout son courage la quitter, mais parvint à jeter un œil par-dessous le rebord sa capuche.

Tout le monde la dévisageait.

— Désolée. Nous sommes fermés, déclara une femme rondelette derrière le comptoir, un magazine dans une main, une cigarette dans l'autre.

Elle portait une tenue de jogging rose et une paire de tennis usées. Ses cheveux formaient une masse de boucles grises, ses yeux étaient d'un bleu glacial et la ligne pincée de sa bouche fine exprimait tout son dégoût envers la nouvelle arrivée.

Le regard de Lucinda dériva vers la salle remplie de clients avant de se poser de nouveau sur la femme.

— J'attendrai qu'une table se libère, dit-elle.

— Pas la peine, répliqua la femme. On ne sert plus.

Lucinda sentait l'odeur typique des petits plats maison – le poulet frit et croustillant, le pain de viande à la sauce tomate et même la sauce au poivre qui nappait la purée de pommes de terre. Elle percevait sans aucun doute possible les cliquetis des ustensiles et des cuisiniers qui préparaient toute cette merveilleuse nourriture. Elle se mit à saliver et son estomac gronda.

— Partez, maintenant, dit la femme en désignant la porte d'un coup de menton. Allez.

— Je ne comprends pas, s'entêta Lucinda.

Mais elle comprenait parfaitement. Ils savaient qu'elle était une Rackmore et ne voulaient rien avoir à faire avec elle. Les nouvelles circulent vraiment vite dans les petites villes.

— C'est une propriété privée. Je me réserve le droit de refuser de servir quelqu'un, insista la femme dont le regard étincelait de dégoût. On n'a rien pour vous, ici, continua-t-elle avec un sourire sinistre. Vous devriez peut-être aller voir chez Ember. Je parie que cette cinglée va vous accueillir à bras ouverts.

— Maman ! s'exclama une jeune femme en s'approchant, un sourire aux lèvres.

La femme grossière leva les yeux au ciel et tira une bouffée de sa cigarette. La jeune femme était très maigre – l'opposé total de la silhouette et des manières de sa mère. Elle portait une tenue de serveuse jaune, couverte d'un tablier à volants blancs. Un carnet de commandes et des stylos sortaient de ses poches avant. Ses cheveux bruns étaient

relevés en queue-de-cheval et ses yeux bleus exprimaient beaucoup plus de douceur. Elle jeta un regard d'excuse à Lucinda.

— Bienvenue à Nevermore, dit-elle. (Puis elle sembla se crispier, ne voulant manifestement pas paraître trop accueillante.) Vous séjournez en ville ?

— Non, répondit Lucinda.

La jeune femme hochait la tête en se mordillant la lèvre inférieure. Son regard dériva vers sa mère avant de revenir sur Lucinda.

— Je suis vraiment désolée. Vraiment.

— Ne t'excuse pas, gronda sa mère. Elle n'a aucune raison d'être là.

— Le salon de thé d'Ember est juste de l'autre côté de la rue, déclara la fille. C'est un terrain neutre.

Elle avait un regard pressant et Lucinda y répondit, même si elle ne comprit pas pourquoi cette fille se montrait aussi préoccupée par son bien-être.

— Merci, dit-elle.

— Dépêchez-vous d'aller là-bas, pépia la serveuse en faisant un geste apaisant des mains. (Elle jeta un regard en biais vers le fond du restaurant, avant de revenir sur Lucinda.) Prenez le thé à la camomille d'Ember. Il est vraiment délassant.

Son sourire était plus fragile qu'éclatant, et si Lucinda n'était pas en train de se noyer dans son borborygme émotionnel, elle se serait demandé quels ennuis tourmentaient cette fille. Il était évident qu'elle n'était pas heureuse. Mais devoir se coltiner cette mère chaque jour devait sans aucun doute saper le moral de n'importe qui.

— Bonne journée, dit-elle à la serveuse, faisant écho au congédiement de Gray un peu plus tôt.

Elle rabattit sa capuche, hissa son sac sur une épaule et ressortit sous la pluie battante.

Malgré cette dernière, elle avait l'impression d'avoir un énorme poids en moins sur les épaules. Le Piney Woods Café avait été oppressant, l'atmosphère alourdie par les émotions négatives de sa propriétaire. Même si c'était pire à l'intérieur du café, le déséquilibre d'énergie affectait la ville entière. Elle avait senti le décalage dès son arrivée. C'était un peu comme si Nevermore glissait dans un sens et dans l'autre au rythme d'un tape-cul. Mais c'était tout de même un endroit charmant. Malgré la fluctuation magique, elle percevait un sentiment de paix sous-jacente – masquée, certes, mais bien présente. Elle semblait attendre, à l'affût. Attendre quoi, Lucinda n'en avait aucune idée. Elle reprit péniblement sa marche. Elle avait fait la majeure partie du trajet jusqu'ici en auto-stop, mais avec ce ciel qui braillait comme un nouveau-né en pleine crise de colère, elle n'avait aucune chance de trouver une voiture jusqu'à Dallas, et encore moins jusqu'à la frontière mexicaine.

Son corps tremblait de froid, de faim et d'épuisement. Elle agrippa la bretelle de son sac. *Allez, Luce. Tu vas t'en sortir.* Elle poussa un profond soupir, s'arrêta au coin de la rue et observa la route. Deux lignes de briques noires s'étendaient dans la direction opposée des lignes rouges qui délimitaient le passage clouté. Il n'y avait pas de feu rouge ni de panneau de stop. Elle se demanda comment se réglait la circulation. Mais quels

problèmes de circulation pouvait-il bien y avoir dans une ville qui comptait 503 habitants ?

Avec appréhension, Lucinda jeta un regard autour d'elle. La peau de sa nuque la picotait et elle avait la nette impression d'être observée. Certains clients du café avaient probablement le nez collé à la vitre en attendant de voir la foudre s'abattre sur elle.

Il n'y avait personne dans la rue et même si plusieurs voitures étaient garées le long du trottoir, aucune n'était en mouvement. Nevermore était vraiment un endroit calme. Que lui avait dit Gray, un jour ? Oh, oui. Qu'à l'heure où s'allument les réverbères, le soir, il n'y a plus personne dans les rues et plus rien à faire à Nevermore. Après avoir connu une vie exaltante en Europe et à New York, elle n'aurait jamais pensé envisager de vivre un jour dans une si petite ville. Aucun restaurant gastronomique, ni cinéma ni théâtre, ni aucun Neiman Marcus<sup>1</sup> en vue... Quelques mois plus tôt, elle aurait été épouvantée. Mais aujourd'hui, sans rien d'autre que quelques vêtements et quelques billets encore plus rares en sa possession, et personne pour se soucier d'elle, Nevermore lui faisait plus l'effet d'un sanctuaire. Presque comme si elle y était à sa place.

*Ne sois pas stupide, Luce.*

Même si Gray le permettait – et ce ne serait pas le cas – elle pouvait s'attendre au même traitement que celui reçu au café. Au Mexique, au moins, personne ne se soucierait de son identité.

---

1. Neiman Marcus est une chaîne de grands magasins de luxe. (N.d.T.)

De nombreux parias finissaient là-bas, n'ayant, comme elle, nulle part où aller.

Oh Déesse, elle était fatiguée.

Debout sur le trottoir, elle essayait de prendre une décision ; rejoindre directement l'autoroute, ou aller faire un tour dans ce salon de thé – au moins en attendant que la tempête se calme. Elle observa l'endroit à travers le rideau de pluie, de l'autre côté de l'étroite rue à deux voies. Le bâtiment d'angle en brique à un étage avait un toit plat et une façade peinte en violet. Carré et courtaud, il ressemblait à une part de gâteau d'anniversaire. Les inscriptions dorées sur l'unique fenêtre teintée indiquaient :

CHEZ EMBER, THÉ ET PÂTISSERIES  
TOUT LE MONDE EST BIENVENU

— J'espère que c'est vrai, murmura Lucinda.

Une bonne tasse de camomille chaude accompagnée d'un scone au citron serait un véritable paradis. Elle regarda des deux côtés de la rue puis descendit du trottoir pour traverser.

Alors qu'elle était encore au milieu de la chaussée, le rugissement d'un moteur la fit sursauter et elle pivota en direction du bruit. Une Mustang noire avec des flammes rouges et jaunes peintes sur le capot fonçait sur la route.

Et se dirigeait droit sur elle.

Lucinda puisa aussitôt dans ses pouvoirs d'aquamanie et les dirigea vers la pluie. Elle orienta son pouvoir bleu et tourbillonnant vers les gouttes qui s'abattaient entre la voiture et elle.

— Glace ! hurla-t-elle.





10258

*Composition*  
FACOMPO

*Achevé d'imprimer en Italie*  
*par Grafica Veneta*  
*le 19 mai 2014.*

Dépôt légal : mai 2014.  
EAN 9782290066614  
L21EPSN000930N001

ÉDITIONS J'AI LU  
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris  
*Diffusion France et étranger : Flammarion*